

L'envol des éléphants

Accoudé à la fenêtre du quatrième étage de l'immeuble abritant jadis son école primaire, Ray parcourait des yeux la ville de sa jeunesse qui s'allongeait sous lui. De cette position, il pouvait apercevoir les bâtiments de tailles et d'âges variés qui découpaient l'horizon. Plus bas, les rues étaient désertes, muettes, dépourvues du moindre souffle de vie. Il était las de cette situation, de cette attente insoutenable qui le tiraillait de l'intérieur et qui finirait par lui faire perdre tout espoir, il en était persuadé.

Depuis un moment, rares étaient les créations qui le divertissaient encore et à présent, il ne doutait plus qu'une seule chose puisse le libérer de ses chaînes paralysantes : cette éclipse survenant tous les milles ans. Il souffla de dépit :

« Mille ans... conneries tout cela. » Il se pencha un peu plus sur ses avants bras jusqu'à positionner totalement son buste au dessus du vide.

Les yeux fixés sur la chaussée, il regarda plusieurs plaques d'égouts se mettre à vibrer, à se détacher petit à petit de leur socle jusqu'à finir propulsées à la verticale et disparaître. Les pavés de la chaussée commencèrent à se désolidariser les uns des autres et se mirent à flotter jusqu'à boucher presque totalement l'horizon. Simultanément, ils explosèrent tous en petits fragments couleur ocre et retombèrent sur le sol redevenu vierge.

Puis ce fut au tour des bâtisses, voitures et arbres d'être possédés par cette force invisible, de tintinnabuler et tourner dans l'air jusqu'à s'entrechoquer et exploser en tâches de couleurs d'une beauté incroyable. Impassible, l'homme posté au sommet de l'unique bâtiment encore debout semblait blasé par le spectacle proposé. Il leva les yeux en direction de l'astre violet perché haut dans le ciel et vu se dessiner en ombre chinoise un envol d'éléphants. C'était la seule vision qu'il ne maîtrisait pas et qui échappait à son contrôle. Chaque fois qu'il levait la tête, ces pachydermes étaient là, lointains et libres, à flotter innocemment dans le ciel, si étrangers à tous ses problèmes. Il ne comprenait pas la signification permanente de cette vision qui l'intriguait et l'indisposait.

Il choisit ce moment pour se détacher du rebord et descendit marche après marche les quatre étages. Une fois dehors, il ne lui fallut s'éloigner que de quelques pas avant d'entendre l'immeuble s'effondrer derrière lui et disparaître comme tout le reste dans ce désert de poudre et d'illusions.

Il marcha un long moment – combien de temps il ne put l'estimer –, les épaules voûtées et les mains fermement enfouies dans les poches avant de s'immobiliser. Il se trouvait au milieu d'une plaine de sable rouge et, aussi loin qu'il put voir, il n'aperçut pas la moindre forme dans le décor, pas le moindre relief hachant la platitude de l'horizon.

Le sol se mit alors à trembler et il commença à s'élever rapidement, comme propulsé par un ascenseur naturel qui poussait sous lui. Il atteignit vite une hauteur incroyable, mais cette montagne créée était encore insuffisante. Il aurait voulu aller plus haut encore et éventrer ce ciel si provocateur et prétentieux, le pénétrer en son centre et le vider de sa substance qui se serait répandue sur le monde jusqu'à le noyer totalement. Mais cela lui était impossible et il le savait. Sa condition d'homme l'en empêchait. Sa pensée humaine, son éducation, savoir et intelligence n'étaient qu'un carcan ici, une prison qui s'autonourrissait de son étroitesse d'esprit. Il avait mis du temps à pouvoir ne serait-ce que créer un arbre, une roche, un son. Aller plus loin lui était impossible. Cette pensée même le prouvait.

Revenu au niveau zéro, il reprit sa marche en silence, comme toujours, attendant un signe, un changement, un vent nouveau. Cette éclipse millénaire, rien de plus. Il s'arrêta un instant, ferma les yeux et s'emplit de l'air frais qui se leva au même moment. Comme toujours lorsqu'il fermait les yeux, il arrivait à créer davantage d'éléments complexes que d'ordinaire. Parce que privé de sa vue, il s'affranchissait des repères et réflexes qui le faisaient homme de logique et donnait ainsi du mou à son imagination ? Ou parce qu'il fallait renier ce monde, cette existence, ce mot « vivre », pour tout comprendre ? La vérité se situait peut être dans ces concepts approchés.

Il rouvrit les yeux et se délecta de la seule création qui l'apaisait ces temps-ci : ce cerisier planté fièrement au milieu de ce champ de néant. Il s'assit doucement à son pied et se cala le dos contre le puissant tronc. C'est ce moment que choisit l'autre pour rompre le silence.

« Puis-je ? »

Ray ne fut pas surpris d'entendre ces mots à un moment pareil et opina du chef, résigné, indiquant à l'autre qu'il pouvait s'asseoir. Sans attendre, il procéda et prit la parole.

« Ah ! Cela fait du bien de se reposer un peu à l'ombre. Fiuu... » Il s'allongea sur le dos avec malice et, voyant que sa tentative pour communiquer échouait, il renchérit, toujours plus joueur.

« Et toi ? Comment vas-tu depuis la dernière fois ? Quoi de neuf dans ta vie ? » Excédé, Ray répondit sèchement.

« Tu connais déjà les réponses, alors arrête tu veux bien... Et je t'ai déjà dit de ne pas prendre cette apparence. » Feignant l'étonnement, l'autre haussa les épaules et ria franchement.

« Hey Ray t'es gonflé comme type ! Je n'y peux rien moi. C'est toi qui me donne l'enveloppe extérieure de ton fils. Si tu veux me transformer en petite blonde bien roulée, libre à toi ! Mais je peux comprendre, enfin je crois, ne t'en fais pas... Il te manque tant que ça ? »

Ray se leva et avança de quelques pas sous les yeux de l'autre qui jonglait avec deux cerises tombées sur le sol. Malgré son apparente désinvolture, il scrutait chaque mouvement de l'homme avec attention et perplexité.

« Pourquoi es-tu si triste ici ? Je n'arrive décidément pas à saisir. » Un long moment s'écoula avant la réponse qui s'avéra claire et limpide.

« « Ici », comme tu dis, ce n'est pas chez moi. Ce n'est pas mon monde. Cette saleté de planète sur laquelle je me suis échoué me sort par les yeux. Cela fait trop longtemps, je veux rentrer... » L'autre ne se dégonfla pas.

« Longtemps... Longtemps... Ce mot, ce concept, ne veut rien dire ici. Ce monde est différent du tiens ? Tu as raison, tout simplement parce que ce n'est pas « un » monde comme tu dis, mais « ton » monde. Il n'est que le reflet de tes pensées, tes idées, tes doutes, ton subconscient, ton imagination. Tout est faux ici... Mais tout est vrai. Cette « saleté de planète » comme tu te plais à le décrire, n'existe que parce que tu es ici. Sa vie a débuté à l'instant où ton astronef s'est perdu dans l'espace, quand cette éclipse « millénaire » – selon vos mesures humaines – est apparue, et t'a englouti. Pas de bol mon vieux ! Te voila coincer ici jusqu'à la prochaine, à attendre que le ciel s'ouvre à nouveau, que « ce monde » prenne fin et que tu t'envoies à nouveau avec ton engin, ou un autre si tu veux t'en fabriquer un plus joli encore.

L'autre s'était levé durant sa tirade et faisait à présent face à Ray, les deux cerises en main. Il lui en tendit une.

« Tiens, goûte. » Ray s'exécuta et l'autre l'imita.

« Alors, qu'en penses-tu ? » La moue de dégoût en disait large sur le verdict.

« Cette cerise est pourtant tellement savoureuse... » La déception se lut sur son visage enfantin et il semblait à présent agacé par cette nonchalance.

« Votre esprit est trop étriqué, trop formaté pour entrevoir la signification de cet endroit. »

« Et la signification de ta présence ici ? Toi, la seule chose vivante sur ce rocher ? » L'intervention corrosive fit reculer la vision qui s'effaça doucement et prit la forme de Ray lui même. Deux jumeaux se faisaient maintenant face.

« Moi ? Je suis la conscience de tout ceci. Je suis ce sable que tu piétines, ces immeubles que tu crées et détruits, les mots que tu murmures, les explosions que tu provoques – quel manque d’imagination au passage ! »

« Et ces éléphants au loin ? » L’autre ne répondit pas mais sourit simplement. Il posa alors tendrement la main sur l’épaule de Ray et murmura.

« Je ne désespère pas que tu approches le sens de ta présence ici, que tu te libères de tes chaînes, que tu comprennes que la vérité que tu cherches et qui te torture est là, toute proche, et qu’une fois confronté à sa lumière, la route ne fera que s’ouvrir au centre de ton propre être. Je crèverais pour que tu comprennes qu’il faille te perdre pour pouvoir te trouver. » Une larme perla sur sa joue ; quelques instants après, il s’effaçait lentement du décor avant de disparaître totalement.

Ray resta un long moment silencieux, debout sous le cerisier, fouetté par le vent frais qui se levait. Il fixait l’horizon flamboyant et cet astre étrange, en partie masqué par cet envol d’éléphants.